

# « Hélène Cixous, Retour à Osnabrück »

Éric Loret, « Art Press »,  
février 2016

## HÉLÈNE CIXOUS retour à Osnabrück

Hélène Cixous  
*Gare d'Osnabrück à Jérusalem*  
Avec sept dessins de Pierre Alechinsky  
Galilée

■ « – On n'allait pas à la Synagogue, dit ma mère. – On n'est pas obligées d'aller, dit ma tante. – Si l'Oberbürgermeister nous invite à y aller ? dit ma mère. – On dit qu'on a déjà été, dit ma tante. Moi, je veux une chambre au Walhalla cinq étoiles. Je veux manger une côte de porc aux pommes, a pensé ma tante. – Ne dis pas ce que tu penses, dit ma mère. » Il y a dans le nouveau livre d'Hélène Cixous, comme dans tous ceux qu'elle écrit depuis plus de quinze ans, dans la phase de son œuvre qui s'ouvre après *OR. Les lettres de mon père*, de réjouissantes saynètes de surdité où se renversent le dit et le non-dit, des malentendus parfaits mettant en scène sa mère Eve et sa tante Eri, mais aussi son frère, son fils et elle-même – les échanges avec sa fille ressortissant plutôt à la maïeutique. Il y avait, du moins : jusqu'au décès d'Eve, en 2013, et jusqu'au livre *Homère est morte* l'année suivante. Mais voilà que reviennent, deux textes plus tard, Eve et Eri, dans la suite d'un récit de 1999 qui s'intitulait *Osnabrück*, du nom de la ville allemande qui fut le berceau de la famille, et son acte de décès, par exil ou déportation, vers Auschwitz et Theresienstadt. Dans *Osnabrück*, il y a quinze ans, la narratrice n'allait pas à Osnabrück avec sa mère.

Cette fois, elle y va. Sans personne. Eve et Eri sont mortes. Mais elles demeurent les spectres joyeux de l'œuvre, mémoires taiseuses et désinhibées à la fois, radoteuses de génie (Eve a la manie des rimes) qui portent les secrets de cette ville et du « 2 Nikolaiort » où se situait la maison familiale. Symboliquement, écrit Cixous, aller à Osnabrück, c'est comme aller à Jérusalem, « déjà la veille, et le matin, gare du Nord, j'ai senti que je me rendais à Osnabrück en tant que juive, le mot m'attendait, toi ! je me suis levée et j'ai suivi, j'y allais en tant que juive et que nonjuive, je représentais les deux aspects complémentaires ». Quand, à la fin du récit, la narratrice décide de se rendre à Jérusalem, le personnage d'Eve, enfouie entre les pages, entre les lignes, le lui déconseille : « Tu n'es pas sioniste, tu vas te disputer avec tout le monde. » Pas croyante non plus, à l'instar (positif) du pauvre personnage d'Artur Baruth, rabbin mécréant à qui Dieu donne la preuve qu'il n'existe pas en lui coupant l'inspiration et

la mémoire au milieu de ses prêches, « sans compter les « contrepétories », comme le disait ma mère, involontaires ». Mais déjà, à Osnabrück, Cixous se dispute avec la ville. Si Eve et Eri y sont allées, c'est parce que la municipalité les y avait invitées, dans un geste symbolique de repentance qui déchaîne l'ironie de l'auteur : « La Ville lança une invitation, non, invita tous les Juifs d'Osnabrück encore vivants de par l'Univers, à – ici il faudrait ajouter la discussion capitale sur le choix du mot juste le moins injuste à adresser aux destinataires de par le monde, serait-ce à : venir, revenir, se rendre, retourner, aller, séjourner, visiter. » Et si personne ne répondait à l'invitation ? Cixous a consulté les archives de la ville, elle a suivi tous les méandres de sa mauvaise conscience : « On aurait recours à une greffe », y lit-elle, « on aurait recours à une réinsémination de Juifs ». Et d'ajouter en note de bas de page : « En attendant les Juifs, la Ville fit construire une grande Synagogue sans dieu en forme de ruche pour les attirer. »

### MALADIE DE LA LANGUE

*Gare d'Osnabrück à Jérusalem* n'est pas un roman, indique la narratrice, mais « le résultat d'une collision intime », un « hématome causé par le choc qui s'est produit entre la Ville et le moi indéfini avec tous mes livres à ses côtés et soixante-dix ans de récits homériques préférés par ma mère ». Parmi ces souvenirs familiaux, les insultes antisémites contre la grand-mère Klein, par exemple, qui s'entend dire « ça pue l'ail » sur son passage. Bien sûr, comme dans toutes les villes allemandes, on trouve sur les trottoirs d'Osnabrück les *Stolpersteine*, « pierres à trébucher », pavés dorés portant devant les maisons le nom de celui qui y fut « deportiert » et « ermordet », déporté et assassiné dans les camps. Ainsi le grand-oncle Andreas Jonas en 1941, sa femme en 1944. Avant le train qui partait de la gare centrale, les gens étaient entassés dans une *Judenhaus*, Cixous découvre le nom et la chose à la fois : une « maison-à-Juifs ». En plus des annonces publicitaires des journaux où sont marqués d'étoiles les noms des magasins juifs (pour que la bonne ménagère n'y aille pas), en plus des affiches pour les stations balnéaires « sans pollution juive » mais avec une « taxe de séjour



Hélène Cixous (Ph. Sophie Bassoulet)

raisonnable », les archives d'Osnabrück regorgent de textes où l'auteur se rappelle une langue tout entière détraquée par le délire de la « judéoextirpation », comme *Entjudung*, « déjuivation ». Cette « maladie de la langue » s'attaque aux mots « que l'on avait connus avant comme des citoyens actifs, méritants » et qui désormais répandent « leurs grognements épouvantables ». Surtout les mots se terminant par -ung, note l'écrivain, suffixe substantivant qui devient « l'auxiliaire inquiétant de toutes les inventions persécutoires. Vertreibung, Vernichtung, Entrechtung ». Quatre cent trente-cinq personnages juifs dans son Osnabrück, compte l'auteur, annulés par la langue du Reich, mais aussi ressuscités par une autre langue, celle du livre s'écrivant. L'ouvrage s'orne de sept dessins de Pierre Alechinsky qui a choisi d'illustrer ces substantifs, des plus ambivalents (*Erinnerung*, « souvenir ») jusqu'aux plus infâmes : *Ariesierung*, « arianisation ». ■

Éric Loret

Éric Loret est critique et enseignant.

## [Droguistes]

### Ruses de Cixous

Éric Loret

26. février 2016

C'est l'histoire d'une circulation. En décembre 2015, je reçois les épreuves du nouveau livre d'Hélène Cixous, *Gare d'Osnabrück à Jérusalem*.

Je connais bien Osnabrück, j'y ai été (en livre) avec Cixous quinze ans plus tôt. Ce texte-ci est différent de ceux publiés dernièrement, qui sont des réactivations de souvenirs notés en carnet : *Gare d'Osnabrück...* raconte le tout récent voyage de l'auteur dans cette ville allemande située à la pointe approximative d'un triangle entre Berlin et Lille. Berceau des Jonas, la famille maternelle de Cixous, et son tombeau aussi. Il y a ceux qui sont partis, ceux qui sont restés mourir à Osnabrück en allant dans les camps. J'ai chroniqué ailleurs ce livre : tenter de ne pas se répéter.

En 1998, Hélène Cixous ne va pas à Osnabrück avec sa mère Eve et sa tante Eri. Elle revient dans *Gare d'Osnabrück à Jérusalem* à la fois sur le voyage d'Eve et Eri (décédées depuis), l'imaginant, le faisant rire ("*Osnabrück c'est le livre qu'on ne pouvait plus arrêter de rire*") et sur sa propre visite à la ville, sa rencontre avec les officiels d'Osnabrück, sa fouille des archives (des publicités pour stations balnéaires garanties sans juifs), le mutisme des *stolpersteine*, ces pavés commémoratifs posés devant les maisons des déportés.



Elle évoque la langue allemande transformée par le nazisme (Cixous est écrivain pour de vrai, elle travaille donc avec le langage), mais aussi la langue allemande grand-maternelle, transportée à Oran par le *Kristall*. Il y a des personnages juifs qui ne sont pas très pratiquants dans *Gare d'Osnabrück à Jérusalem*, "juifs pour fêtes" tels qu'ils étaient avant d'être identifiés comme juifs par Hitler : "Aller à Osnabrück c'est comme aller à Jérusalem, *c'est trouver et perdre. C'est exhumer des secrets, ressusciter des morts, donner la parole aux muets. Et c'est perdre la liberté absolue d'être juif ou juive ou de ne pas l'être à volonté, liberté dont je jouis conditionnellement*" écrit l'auteur dans son prière d'insérer.

Comme j'ai l'imagination assez courte, je passe ce livre de "désidentification" au droguiste et ami Benjamin Efrati. Après l'avoir lu, il dit : "*ça a l'air bien, c'est très direct. Je comprends ce que tu aimes dans ce texte, ça parle à la partie "âgée" de moi-même. En fait c'est ce que nous essayons de faire avec Alexandre, mon frère aîné, comme travail autour de notre père né en 1936.*" C'est comme ça que *Gare d'Osnabrück à Jérusalem* fait le voyage à Jérusalem, en passant par Genève et Tel Aviv. Cela commence dans une cuisine.

Ensuite, Alexandre et Benjamin emmènent *Gare d'Osnabrück à Jérusalem* à Jérusalem, mais aussi dans le port d'Ashdod et le désert de Judée, à Massada. Ils font irruption dans le quotidien religieux ou séculaire d'Israël, entre tourisme et portique de sécurité. Comme j'ai la patience courte, je prends les cinq vidéos des frères Efrati et en réduis comme un sagouin les dix-sept minutes à un montage aléatoire de six, comptant que le hasard fasse surgir des effets de sens ou lise le livre à ma place, y trace des réseaux jusque là inouïs. Et ça marche (un peu).

Alexandre Efrati lit des extraits de *Gare d'Osnabrück à Jérusalem* à Tel Aviv, Jérusalem, Ashdod et Masada.

Pour voir les vidéos, activez le lien :

[Ruses de Cixous](#)



# Gare d'Osnabrück à Jérusalem

Fabienne Pascaud, « Télérama »

du 23 au 29 avril 2016

ESSAI | POÉSIE

## GARE D'OSNABRÜCK À JÉRUSALEM

ESSAI AUTOBIOGRAPHIQUE

HÉLÈNE CIXOUS

*Après la mort de sa mère, l'auteur repart sur les traces de sa famille d'origine juive allemande. Une quête ardue et émouvante.*

13

Qui aime à se plonger dans les intelligences à vif, les intuitions archaïques, et les clins d'œil toujours recommencés à l'inconscient, à la littérature, aux mystères des langues aussi – l'allemand, l'anglais, le français – ne saurait être indifférent au dernier ouvrage d'Hélène Cixous. Ni échapper aux charmes de son écriture lancinante et ludique, cérébrale et charnelle à la fois, nourrie de toutes les écritures aussi – théâtrales, bibliques, philosophiques ou poétiques. Rien d'excessif pourtant dans cette nouvelle exploration des racines allemandes de sa famille juive d'Osnabrück, petite ville prussienne d'où nombre des siens partirent pour les camps. Rien de mièvre dans sa relation passionnelle à la mère adorée, cette Eve extravagante et puissante, disparue à 103 ans, en 2013. Hélène Cixous avoue être restée malade de la mort d'Eve et heureuse d'être hantée par elle à jamais. Après *Or*, en 1997, après ce livre consacré au père méde-



Eve (à gauche), mère d'Hélène Cixous, avec sa sœur Eri, avant qu'elles ne quittent Osnabrück, en 1930.

cin mort à 39 ans à Oran, où il était né et avait rencontré et épousé celle qui fuyait Osnabrück et l'extermination, Hélène Cixous n'a jamais cessé d'écrire sur sa mère. Et c'est leur histoire à toutes deux qu'elle creuse plus profond encore, à travers ce voyage éperdu entrepris quelques mois après la mort de l'aimée.

Telle une héroïne de Marguerite Duras, elle arpente fiévreusement la ville entre absence et présence, quête

sa mère à travers sa parentèle oubliée et mystérieuse. Cet oncle Andréas par exemple, parti dans les années 1930 rejoindre sa fille en Palestine pour échapper aux nazis, et odieusement chassé par sa fille même. Cixous fouille les cruautés de ce monde disparu de l'un et l'autre bord. Son livre est un hématome, dit-elle, le résultat d'une collusion intime, entre grande et petite histoire, barbarie du politique et horreur du privé.

Avec la fascination de l'Allemagne toujours, cette terre mère assassine qui a façonné l'écrivain qu'elle est et dont elle jouit infiniment de la langue, confie-t-elle dans un bel entretien épistolaire avec Cécile Wajsbrot : « *Gare d'Osnabrück à Jérusalem* se lit comme une mélodie. Cixous construit aux mots une étonnante tour de Babel. « *J'ai toujours su que j'étais destinée à vouloir comparer les rêves et la réalité afin de confondre la réalité, de lui faire avouer ses rêves cachés, et qu'elle dépendait de moi, de ma visite, de mes questions, pour sortir de son sommeil et se réveiller.* » L'écrivain est orgueilleuse. Mais provoque bien des émois dans cette odyssee familiale qui casse les genres, les styles ; ardue, complexe et proche tout ensemble.

— Fabienne Pascaud

« Une autobiographie allemande, par Hélène Cixous et Cécile Wajsbrot, éd. Christian Bourgois, 108 p., 12 €. | Ed. Galilée, 166 p., 24 €.

# Le Monde des livres

17 juin 2016



# Porter le deuil d'un monde anéanti

Hélène Cixous est allée dans la ville de sa mère, sur les traces de drames intimes occultés par l'Histoire. Ils imprègnent « Gare d'Osnabrück à Jérusalem »

BERTRAND LECLAIR

**N**on, le nazisme n'a pas englouti le levain de la tragédie grecque, « ce mélange d'Histoire et de mauvais choix », qui est la vérité de nos vies. Mais, durant le deuil nécessaire, les poètes ont été sommés de n'approcher du crime nazi qu'en évitant « les fautes de goût » au nom du « droit au respect inconditionnel de tous ceux qui ont souffert directement ou obliquement à cause de l'injustice », explique Hélène Cixous au « Monde des livres ». Le temps n'a pas encore « accordé le droit de regarder la vérité dans toute son horreur. Du coup, la grande tragédie offusque tout ce dont elle est coupée : des milliers de petites tragédies, d'autant plus tragiques que deux fois interdites ».

Ce sont ces destins sacrifiés dont elle fait œuvre dans le terrible et magnifique chant de vérité qu'est *Gare d'Osnabrück à Jérusalem*, à l'heure où « tous ceux qui ont été partie prenante s'éteignent comme des petites veilles, tous les jours ». Sa mère, Eve Cixous, était l'une de ces veilles. Née à Osnabrück, en Basse-Saxe, elle est morte plus que centenaire en 2013, et le livre porte le deuil du monde anéanti qui fut le sien : le temps est venu d'en libérer la mémoire.

Dans son appartement lumineux qui domine les toits du Sud parisien, Hélène Cixous refuse le terme d'« effroi » pour décrire ce qu'elle a éprouvé en exhumant à Osnabrück des dizaines de tragé-

« Tous ceux qui ont été partie prenante s'éteignent comme des petites veilles, tous les jours »

Hélène Cixous

dies ignorées des archives. Elle préfère parler d'une « douleur stupéfaite, qu'[elle] considère comme salubre », précise-t-elle en revenant à l'une des histoires les plus cruelles qui trament *Gare d'Osnabrück à Jérusalem*, celle d'« Onkel André ». Quand Andreas Jonas eut la chance de partir en Palestine pour y rejoindre sa fille adorée, en 1935, cette dernière l'accueillit si brutalement, lui signifiant qu'il n'y était pas à sa place, qu'il repartit en père shakespearien s'exiler chez lui, dans Osnabrück archinazifié. Il fut déporté en 1942.

« Un crime de famille », comme il en existe dans toutes, insiste Hélène Cixous, et comme il y en eut



Au mémorial de Yad Vashem, à Jérusalem. URIEL SINA/GETTY IMAGES/AFP

d'autres, à Osnabrück, chuchote le livre : « Ma mère m'empêche de tout dire, il y a pire, il y a pire. Elle ne veut pas que l'on sache le pire, et pourtant c'est elle qui m'a raconté le pire, elle n'a pas réussi à ne pas le raconter, elle », qui parle plus librement que jamais, ici, revenant ramenée à la source de ses récits.

Elle est le Virgile de cette infernale comédie, guidant l'auteure en évoquant une foule de disparus dans leur vérité quotidienne, dont la cousine infirmière « qui croyait si fort qu'elle était indispensable à la survie de ses patients qu'elle ne voyait pas que l'hôpital "ouvrait" par la porte de derrière sur le camp de concentration ». « Grâce à ses soins, note Hélène Cixous, on avait une chance de mourir guéri, dit ma mère » – cette mère qui était partie d'Osnabrück dès 1930, huit ans avant que sa propre mère ne réussisse en extrême à la rejoindre à Oran.

Avant 2015, Hélène Cixous ne s'était jamais « rendue » à Osnabrück, comme elle l'explique dans le très éclairant volume d'entretiens menés par Cécile Wajsbrot, qui paraît conjointement. Dans cette *Autobiographie allemande*, elle raconte avoir grandi en Algérie, mais en allemand, écoutant sa mère et sa grand-mère évoquer leur paradis anéanti. Réalisés l'année de la mort d'Eve Cixous, ces entretiens livrent la préhistoire du voyage entrepris ensuite, avant

## EXTRAIT

« J'ai parfois l'impression d'être moi-même le fantôme d'une synagogue vide mais seulement en apparence car rien n'est plus peuplé de fantômes qu'un fantôme de synagogue, dit le livre. Je suis dans l'état de Baruth quand il entrait dans la synagogue en étant privé du secours de la foi : il était mesuré, le pauvre, à l'énorme absence de Dieu. Dieu a une inexistence écrasante. Depuis que je suis allée à Osnabrück il s'est produit en moi une affluence imprévue. Il y a un monde fou. Dire que je croyais – j'avais-jé cru ? – n'y trouver que ma mère adorée, avec sa sœur et sa mère ! Et maintenant se presse vers moi une foule de gens semi-enfouis, semi-perdus, dès que je me tourne vers l'un l'autre vient aussi, chacun renvoie au voisin, je prononce un nom, vingt personnes s'avancent. »

GARE D'OSNABRÜCK À JÉRUSALEM, PAGE 148

que l'auteure ne réalise l'intensité de la collusion à venir entre le pays réel et le pays imaginé à force d'avoir écouté, puis provoqué, le récit maternel.

« Ent tant que poète, j'ai lu dans les rues et sur les trottoirs ce que ma mère et Oni ne pouvaient pas me dire » : confrontés à la réalité de la ville et des déplacements qu'on y fait, par exemple entre la maison d'Onkel André et celle de l'horloger nazi, son pire ennemi, les centaines de récits se sont immédiatement, douloureusement, pris dans les mailles du formidable travail de mémoire mené par l'équipe éclairée qui dirige aujourd'hui la municipalité.

Quand l'imaginaire se cogne aux murs qui l'ont généré, l'archive se met à crier le vif du vivant, comme en témoigne l'histoire d'Arthur Baruth. Dans « les Archives de la Terreur », gardées, ordonnées par la Mairie », ce dernier se réduit à « une personnalité éminente, très savante. Il venait de Berlin. Sinon, on ne sait pas grand-chose de lui ». Mais Baruth le poète vivait aussi dans les « récits homériques » d'Eve, qu'il se trouve avoir aimée, à l'époque où il fut propulsé « rabbin de secours », ne faisant que jouer un rôle : « Il avait malencontreusement perdu la foi, ce que nul n'a jamais su sauf ma mère. »

Dans la synagogue, « à chaque shabbat, Dieu redonnait à Baruth la preuve qu'il n'existait pas, il lui coupait la parole, mettait des blancs dans son préche, sans compter les "contrepiétés", comme le racontait Eve « en se tordant de rire », mais « sous le sceau du secret ». Si la conscience vigilante des rares survivants des années inhumaines a écarté l'ouvrage de la chronique, c'est que « d'instinct on repousse le clown » : c'est qu'il « ne faut pas le dire, au moins pendant quelques années encore ».

Ce qu'il ne faut pas dire, il est temps de l'écrire, pour rendre justice à tant de « gens semi-enfouis, semi-perdus », qui se boulescent aux portes du livre, arche de mots construite en forgeant le son par le sens et le sens par le son, pour que ces « semi-enfouis » affleurent enfin comme un semis se lève : « Je suis venue cultiver la ruine et fleurir la mémoire », dit-elle. ■

## Un chant de vérité



d'Osnabrück. L'écriture de ce « livre hémotome » qu'est *Gare d'Osnabrück à Jérusalem* se fait plus aérienne et soyeuse que jamais, visant à rendre justice aux oubliés de l'Histoire avec le seul instrument de mesure sensible du poète, la justesse du chant, qui est sa vérité.

A la croisée de l'intime et du collectif, du récit familial et de l'archive, il en résulte un livre immense au sein de la foule désormais considérable des grands livres d'Hélène Cixous,

dont l'œuvre occupe un statut si singulier sur la scène contemporaine : pleinement reconnue, célébrée, elle a une dimension de totem ou de tabou, puisque le « peuple des lecteurs », pour une trop large part, continue de s'en garder (sauf au Théâtre du Soleil, dont elle est l'auteure attitrée depuis trente ans).

On dit parfois cette œuvre difficile, ce qui est faux, s'il est vrai que sa liberté dans le maniement des signes et son refus des conventions peuvent surprendre aux premières pages. Ce livre bouleversant offre l'occasion de sauter le pas, d'autant qu'*Une autobiographie allemande*, le volume d'entretiens qui l'accompagne, en donne les clés, anticipant le récit qui va bien plus loin que lui pour y mieux renvoyer. « L'acte littéraire n'a jamais été dissocié

pour moi de sa mission politique », lit-on dans ce texte qui décrit une enfance en langue allemande, dans une famille d'Oran mêlant les langues sans jamais provoquer de « confusion entre Allemands et nazis, grâce aussi à Heine, Goethe et Beethoven ». Campant « entre les langues » pour mieux récuser toutes les formes de nationalisme et leur venin mortel, *Une autobiographie allemande* est un antidote pour temps troublés – une défense et illustration des pouvoirs de la littérature. ■ B. LR

GARE D'OSNABRÜCK À JÉRUSALEM, d'Hélène Cixous Gallilée, 184 p., 24 €.

UNE AUTOBIOGRAPHIE ALLEMANDE, d'Hélène Cixous et Cécile Wajsbrot, Christian Bourgois, 112 p., 12 €.